



ÉLOGE

DE M. BRADLEY.

JACQUES BRADLEY, Astronome de S. M. Britannique, Docteur en Théologie dans l'Université d'Oxford, Professeur Savilien d'Astronomie, Lecteur d'Astronomie & de Physique au *Musæum* de la même Université, Astronome & Garde de l'Observatoire Royal de Greenwich, Membre des Académies Royales des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Pétersbourg & de l'Institut de Bologne, naquit à Shireborn dans le comté de Glocestre en 1692, de Guillaume & de Jeanne Bradley dont il fut le troisième fils.

Il fit ses premières études à Nortleach sous la conduite de M.^{rs} Egles & Brice qui s'empresèrent de seconder les heureuses dispositions qu'ils eurent bientôt remarquées dans leur Élève; le cours de ses humanités étant fini, il fut envoyé à Oxford, célèbre Université d'Angleterre, & ce fut-là qu'il commença à s'ouvrir l'entrée des hautes Sciences dans lesquelles il fit depuis de si rapides progrès, & qu'il prit ses premiers degrés.

M. Bradley avoit été destiné par sa famille au Ministère ecclésiastique : peut-être avoit-il cru lui-même y être appelé; quoi qu'il en soit, il se livra de bonne foi aux études nécessaires à cet état, & il ne fut pas long-temps sans en recueillir le fruit; si-tôt qu'il put être en état de desservir une Cure, l'évêque d'Hereford qui avoit conçu pour lui une sincère estime, le nomma à celle de Bridstow, & peu après il fut pourvu du bénéfice simple de Welfri dans le comté de Pembrok; mais malgré un début si favorable & qui sembloit lui permettre d'aspirer aux plus hautes dignités de l'état qu'il avoit embrassé; il l'abandonna bientôt pour se livrer à l'inclination qu'il commençoit à ressentir pour les Mathématiques en général, & sur-tout pour l'Astronomie; la voix de la Nature est impérieuse, & elle renverse souvent d'un seul mot tous les

arrangemens dans lesquels elle n'a pas été suffisamment consultée.

M. Bradley étoit neveu de M. Pound célèbre dans la République des Lettres par plusieurs excellentes observations, & qui auroit pu en publier encore un bien plus grand nombre, si les Journaux de ses voyages n'avoient péri dans l'incendie de Pulo-Condor : incendie qui accompagna le massacre général que les habitans de cette île firent de tous les Anglois établis parmi eux, & dans lequel M. Pound lui-même courut le plus grand risque d'être enveloppé ; c'étoit avec ce Parent que M. Bradley passoit tous les momens que son ministère lui laissoit libres, & peut-être aussi quelques-uns qu'il y déroboit sans trop s'en apercevoir ; il avoit dès-lors acquis assez de connoissance des Sciences mathématiques, pour être à portée de profiter de sa conversation ; nous disons qu'il avoit acquis, car on ignore que quelqu'un lui eût facilité l'entrée de ces Sciences, & il n'avoit probablement eu d'autre maître que son génie ni d'autre secours que son application.

On imaginera aisément que l'exemple & les discours de M. Pound ne rendoient pas à M. Bradley le poids de son ministère plus léger ; il l'exerçoit cependant avec toute l'assiduité possible, mais il lui échappoit souvent des regards vers le Ciel, & il commençoit dès-lors à jeter par ses observations les fondemens des belles découvertes qui l'ont mis au rang des plus grands Astronomes de ce siècle.

Quoique ces observations ne se fissent, pour ainsi dire, qu'à la dérobée, le nom de M. Bradley devint assez célèbre pour parvenir aux oreilles de ce que l'Angleterre avoit alors de plus illustre ; elles lui valurent l'estime & l'amitié du Lord Macclesfield grand Chancelier d'Angleterre, de M. Newton, de M. Halley & de plusieurs autres des plus illustres Membres de la Société Royale. Ce fut par le rapport de témoins si capables d'en bien juger, que les talens & les progrès de M. Bradley furent connus de cette célèbre Compagnie, & qu'elle prit la résolution de se l'associer.

A peu près dans le même temps arriva la mort du célèbre Jean Keill qui remplissoit avec distinction la chaire fondée
par

par le chevalier Savil dans l'Université d'Oxford; on auroit eu peut-être bien de la peine à trouver un sujet aussi propre à la bien remplir que M. Bradley, tant pour la capacité, que pour son amour pour l'Astronomie; il est difficile de parler froidement de l'objet de son inclination, & nul n'est plus propre à enseigner une science, que celui qui l'aime véritablement: aussi tous les suffrages se réunirent - ils en sa faveur, & il fut pourvu de cette chaire le 31 Octobre 1721, se trouvant par cette nomination à l'âge de vingt-neuf ans collègue du célèbre Halley qui occupoit dans la même Université la chaire de Géométrie fondée par le même chevalier Savil.

Dès que M. Bradley eut été pourvu de cette chaire, il renonça à la Cure de Bridstow & même à son bénéfice simple; son cœur vraiment droit souffroit depuis long-temps de se voir partagé entre ses devoirs & son inclination, & il faisoit avec empressement l'occasion de se délivrer de cette contrainte.

Libre alors de se livrer tout entier à son goût pour l'Astronomie, rien n'interrompit plus le cours de ses observations, & dès 1727 il fut en état d'en faire recueillir le fruit aux Astronomes par la théorie de l'Aberration des Étoiles qu'il publia: théorie digne d'être mise au rang des plus belles, des plus utiles & des plus ingénieuses découvertes de l'Astronomie moderne.

On s'étoit aperçu depuis long-temps que la position des étoiles éprouvoit de certaines variations qui ne répondoient en aucune manière au mouvement apparent d'un degré en soixante-douze ans que leur donne la précession des Équinoxes. Feu M. l'abbé Picard avoit remarqué ces variations dans l'Étoile polaire dès l'année 1671, mais il n'avoit tenté ni de les réduire à une règle constante, ni d'en assigner la cause; les observations extrêmement multipliées de M. Bradley lui offrirent non-seulement les variations observées par M. Picard, mais encore beaucoup d'autres qu'on n'auroit pas même soupçonnées. Il trouva des étoiles qui paroissoient avoir, dans l'espace d'un an, un espèce de balancement en longitude sans changer en aucune manière de latitude, d'autres qui varioient en latitude sans changer de longitude, & d'autres enfin, & c'étoit le plus grand nombre,

234 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
qui paroissent décrire dans le Ciel pendant l'espace d'une
année, une petite ellipse plus ou moins alongée.

La période d'une année qu'affectoient tous ces mouvemens
si différens les uns des autres, faisoit bien voir que le mou-
vement de la Terre y entroit pour beaucoup, mais l'embarras
étoit de déterminer de quelle manière il y pouvoit influer :
les premières tentatives que fit M. Bradley pour y parvenir,
furent même inutiles ; mais enfin ses efforts réitérés firent dis-
paroître la difficulté, & lui firent trouver la cause de ces
bizarreries apparentes dans le mouvement successif de la lumière
combiné avec celui de la Terre autour du Soleil.

On avoit cru pendant long-temps que la vitesse de la lumière
étoit physiquement infinie. Feu M. Roëmer, de cette Acadé-
mie, osa le premier avancer qu'elle ne l'étoit pas, & même
déterminer le temps qu'elle mettoit à traverser les soixante-six
millions de lieues qui forment le diamètre de l'orbe annuel : cet
exact & industrieux Observateur avoit remarqué que les émer-
sions du premier satellite de Jupiter tarديوient à mesure que
Jupiter s'éloignoit de l'opposition, & que ce retardement alloit,
dans les éclipses les plus proches de la conjonction, jusqu'à 11
minutes : il pensa que ces 11 minutes n'étoient que le temps
que le premier rayon du satellite sortant de l'ombre mettoit
à parcourir la distance qui se trouvoit entre les deux positions
de la Terre proche de l'opposition & proche de la conjonction,
& que par conséquent la vitesse de la lumière étoit non-seu-
lement finie, mais même mesurable.

Quelque naturelle que fût cette explication, elle parut alors
trop hardie, & ce n'a été que long-temps après la mort de
M. Roëmer qu'elle a été adoptée, & que les Physiciens sont
unaniment demeurés d'accord que le mouvement de la lu-
mière étoit successif : ce fut de ce mouvement successif que
M. Bradley tira l'explication des variations irrégulières qu'il
avoit observées dans les étoiles ; & auxquelles il donna le nom
d'*Aberration des fixes*. Nous allons essayer de donner une idée
de son explication.

Qu'on imagine des files de petits corps allant par des direc-

tions parallèles entr'elles, comme, par exemple, une pluie sans aucun vent & tombant perpendiculairement à l'horizon; qu'on expose à cette pluie, un tuyau droit immobile & placé dans la même situation verticale; il est évident que la goutte d'eau qui entre par son orifice supérieur, sortira par l'orifice inférieur, sans avoir en aucune façon touché les parois intérieures du tuyau.

Mais si on fait mouvoir le tuyau parallèlement à lui-même, quoique sa situation reste toujours parallèle à la direction des gouttes de pluie, il arrivera nécessairement que le mouvement du tuyau leur fera rencontrer l'une de ses parois d'autant plus tôt, que le mouvement des gouttes sera plus lent relativement à celui du tuyau; & il est aisé de démontrer que si l'un & l'autre mouvement étoit égal, la goutte de pluie qui tomberoit au centre de l'ouverture supérieure du tuyau rencontreroit la paroi intérieure, après avoir seulement parcouru une longueur égale au demi-diamètre du tuyau, & que sa direction seroit par conséquent, avec l'axe de ce tuyau, un angle de 45 degrés; d'où il suit que si on vouloit que les gouttes d'eau ne le touchassent point malgré son mouvement, il faudroit l'incliner de 45 degrés dans le sens de ce mouvement; & que s'il se faisoit dans la circonférence d'un cercle, le tuyau décriroit autour de la ligne verticale qui passeroit par le centre de sa base, un cône dont l'angle seroit de 90 degrés.

Ce que nous venons de dire a dû faire voir que le changement d'inclinaison qu'il faut faire subir au tuyau pour que, malgré son mouvement, les gouttes de pluie ne touchent point les parois intérieures, dépend absolument de la proportion qu'il y aura entre la vitesse de ce mouvement & celle des gouttes de pluie, & que plus cette dernière sera grande relativement à l'autre, moins il faudra incliner le tuyau, en sorte que si elle devenoit infinie à son égard, il n'y auroit plus aucun changement à faire, puisque la goutte seroit aussitôt arrivée en bas qu'entrée par le haut, & que le tuyau n'auroit pu avancer pendant ce temps que d'une quantité infiniment petite.

En appliquant cette théorie à l'aberration des étoiles, il ne

fera pas difficile de reconnoître que les files de gouttes de pluie font les rayons venans des étoiles ; que le tuyau que nous avons supposé d'abord en repos & ensuite en mouvement , est celui de la lunette de l'instrument qui sert à déterminer la position des étoiles , & qui est toujours emporté par le mouvement de la Terre autour du Soleil , & qu'enfin la vitesse du mouvement de la lumière ayant un rapport fini avec celle du mouvement de la Terre , le tuyau doit changer d'inclinaison à mesure que ce mouvement change de direction , d'où il suit que chaque étoile doit avoir une suite de positions différentes , ou , ce qui revient au même , un mouvement apparent dans le ciel qui lui fasse décrire dans l'espace d'un an , selon sa position , des ellipses plus ou moins alongées.

Telle est la belle théorie de l'aberration que M. Bradley publia en 1727 , & qui fut reçue de tout le monde savant avec les justes applaudissemens qu'elle méritoit : M. Clairaut , de cette Académie , en fit depuis le sujet d'un excellent Mémoire ; imprimé en 1737 , dans lequel il examine à fond la théorie de l'aberration & donne les règles nécessaires pour l'appliquer à la pratique. Il résulte de son calcul , que la vitesse que les aberrations observées des étoiles obligent de donner à la lumière , est absolument la même que celle que lui avoit attribuée l'ingénieuse explication que M. Roëmer avoit donnée du retardement des éclipses du premier satelite de Jupiter : nouvelle preuve de l'hypothèse si elle avoit eu besoin d'être prouvée.

Trois ans après cette époque si glorieuse à M. Bradley , la place de Lecteur en Astronomie & en Physique au *Musæum* d'Oxford étant venue à vaquer , elle lui fut donnée : personne n'étoit certainement plus en état que lui de remplir cette double fonction.

Plus l'Astronomie procuroit d'honneurs & d'avantages à M. Bradley , plus son amour pour cette science & son assiduité à observer le Ciel redoubloient : ces observations multipliées lui découvrirent bientôt que l'inclinaison de l'axe de la Terre sur le plan de l'écliptique n'étoit pas constante , mais qu'elle éprouvoit un balancement de quelques secondes , dont la période étoit de neuf années : cette période sembloit se

refuser à toutes les explications; quelle apparence en effet d'en pouvoir donner de satisfaisantes, & qu'avoit de commun une période de neuf années avec le mouvement de la Terre qui se fait en un an? Les recherches & les efforts redoublés de M. Bradley lui firent cependant trouver la cause de ce phénomène, & ce fut dans la théorie de l'attraction Newtonienne.

On fait que le premier principe de cette théorie, est que tous les corps s'entr'attirent mutuellement en raison directe de leur masse & en raison renversée du carré de leurs distances. C'est de cette attraction combinée avec le mouvement en ligne droite, que M. Newton déduit la figure des orbites des Planètes, & spécialement celle de l'orbite de la Terre: si cette orbite étoit un cercle & si le globe terrestre étoit exactement sphérique, l'attraction du Soleil n'agiroit que pour le retenir dans son orbite, & nullement pour déranger la position de son axe; mais ni l'une ni l'autre de ces suppositions n'est vraie, la Terre est sensiblement renflée vers l'Équateur, & son orbite est une ellipse au foyer de laquelle le Soleil est placé. Quand la position de la Terre est telle, que le plan de son équateur passe par le centre du Soleil, cet astre n'a d'action que pour attirer le globe à lui, mais toujours parallèlement à lui-même & sans déranger la position de son axe, & c'est ce qui arrive dans les deux équinoxes. A mesure que la Terre s'éloigne de ces deux points, le Soleil sort aussi du plan de l'Équateur & s'approche de l'un ou de l'autre tropique; alors les demi-diamètres de la Terre exposés au Soleil n'étant plus tous égaux, l'Équateur est plus puissamment attiré que le reste du globe, ce qui change un peu sa position & son inclinaison sur le plan de l'écliptique; & comme la partie de l'orbite comprise entre l'équinoxe d'automne & celui du printemps, est plus petite que celle qui se trouve entre ce dernier & celui d'automne, il en résulte que le dérangement causé par le Soleil pendant qu'il parcourt les signes boréaux, n'est pas entièrement compensé par celui qu'il occasionne en parcourant les signes méridionaux, & que le parallélisme de l'axe terrestre & son inclinaison avec l'écliptique demeurent un peu altérés; mais jusque-là on

n'aperçoit rien qui puisse avoir rapport aux neuf années de la période. Nous allons bientôt voir ce qui la produit.

Ce que le Soleil opère sur la Terre par son attraction, la Lune l'opère aussi de son côté, & l'opère avec d'autant plus d'effet, qu'elle s'éloigne plus de l'Équateur; or, dans le temps où ses nœuds concourent avec les points équinoxiaux, sa plus grande latitude s'ajoute à la plus grande obliquité de l'écliptique; c'est donc le temps de sa plus grande action pour déranger la position de l'axe terrestre; & la révolution des nœuds de la Lune étant de dix-huit ans, il est clair que dans cet espace de temps les nœuds se trouveront deux fois dans les points équinoxiaux, & que par conséquent deux fois dans une période de dix-huit ans, c'est-à-dire tous les neuf ans, l'axe de la Terre sera le plus dérangé qu'il puisse être, ou, ce qui revient au même, qu'il aura un balancement dont la période sera de neuf années, comme l'avoit observé M. Bradley: c'est ce balancement qu'il nomma *mutation de l'axe terrestre*. Il en fit part au Public en 1737, se trouvant avoir donné en moins de dix ans deux des plus belles découvertes de l'Astronomie moderne, & qui feront à jamais une époque mémorable dans l'histoire de cette science.

M. Bradley avoit toujours joui de l'estime & de l'amitié de M. Halley; celui-ci, accablé par le poids des années & de ses travaux, crut ne pouvoir rendre désormais de plus grand service à l'Astronomie, qu'en travaillant à procurer à M. Bradley la place d'Observateur & Garde de l'Observatoire Royal de Greenwich, que lui-même remplissoit si dignement & depuis si long-temps. Dans cette vue, il écrivit plusieurs lettres, qui ont été trouvées dans les papiers de M. Bradley, pour le prier de trouver bon qu'il en demandât pour lui la survivance, offrant même de donner sa démission, s'il étoit nécessaire; mais les desirs de M. Halley ne furent pas remplis, du moins de son vivant, & sa mort en prévint l'accomplissement: M. Bradley obtint depuis cette place par la protection & le crédit de Mylord Macclesfield, depuis Président de la Société Royale & Membre de cette Académie, dont l'une & l'autre de ces deux Compagnies regrettent aujourd'hui la perte, & nous

n'avons rapporté ce que nous venons de dire de M. Halley que pour faire voir le cas que ce Nestor de l'Astronomie faisoit de M. Bradley. L'estime & l'amitié d'un si grand homme devoient nécessairement faire partie de son Éloge.

Aussi - tôt que la nomination de M. Bradley fut publique, l'Université d'Oxford, qui jusque-là s'étoit fait seulement honneur de le compter au nombre de ses Élèves, voulut se l'attacher plus particulièrement, en l'aggrégeant à son Corps; elle lui envoya, de son propre mouvement, des Lettres de Docteur en Théologie.

La place d'Astronome de Greenwich mettoit M. Bradley dans son véritable élément, il se livra avec une infatigable assiduité aux observations, & désormais son Histoire fait, pour ainsi dire, partie de l'Histoire céleste.

Quelque nombreuse que pût être alors la collection d'instrumens qui se trouvoient à l'Observatoire de Greenwich, il étoit comme impossible qu'un Observateur aussi ardent que M. Bradley n'en desirât encore beaucoup d'autres, tant pour la plus grande exactitude des observations que pour suivre des vues particulières. Il profita en 1748 de la visite que la Société Royale fait tous les ans à l'Observatoire de Greenwich pour faire le récolement de l'inventaire des instrumens & pour se faire donner, par l'Observateur, une copie des observations de l'année; il représenta si vivement la nécessité de réparer les anciens instrumens & d'en construire de nouveaux, que la Société crut en devoir informer le Roi; & sur ses représentations, ce Prince fit donner pour cet important objet une somme de mille livres sterling ou d'environ vingt-deux mille cinq cents livres de notre monnoie. On peut juger, par tout ce que nous avons dit de l'amour de M. Bradley pour l'Astronomie, quel fut l'emploi de cette somme; il profita des talens & des lumières de M.^{rs} Graham & Bird, de la Société Royale, pour l'exécution de son dessein; & l'Observatoire se trouva meublé de la plus complète collection d'excellens instrumens que l'Astronome le plus jaloux de la perfection de ses opérations pût desirer. M. Bradley, muni de ce secours,

redoubla l'affiduité de ses observations ; il s'en est trouvé à sa mort une quantité presqu'incroyable, & nous ne pouvons trop tôt annoncer au Public qu'elles ont été remises à la Société Royale ; on peut être assuré qu'elle fera de ce précieux dépôt un usage digne d'elle & de la mémoire de M. Bradley.

Nous avons dit qu'il avoit remis sa Cure de Bridstow & un bénéfice simple qu'il possédoit dès qu'il avoit été nommé à une des chaires d'Astronomie dans l'Université d'Oxford ; la Cure de Greenwich étant venue à vaquer, on crut ne pouvoir mieux faire que de la lui donner ; mais malgré son séjour nécessaire à Greenwich, la même délicatesse qui lui avoit fait remettre la Cure de Bridstow, lui fit refuser cette dernière, quoique d'un revenu assez considérable ; il craignit que les devoirs de l'Observateur ne fissent trop de tort à ceux du Pasteur, & il n'hésita point à renoncer à l'avantage que pouvoit lui procurer ce bénéfice pour n'avoir de ce côté aucun reproche à se faire. Le roi d'Angleterre sentit si bien tout le mérite de ce généreux refus que, pour en récompenser M. Bradley, il lui donna, par un brevet du 15 Février 1752, une pension de deux cents cinquante livres sterling ou de cinq à six mille livres de notre monnoie, & ce brevet porte expressément que c'est en considération de sa grande habileté & de son grand savoir en Astronomie & dans d'autres parties de Mathématique qui ont été si utiles au commerce & à la navigation d'Angleterre : des motifs de cette nature font trop d'honneur à M. Bradley pour que nous ayons pu les passer sous silence. Cette même pension lui fut continuée par le roi d'Angleterre actuellement régnant, qui s'est fait honneur de se déclarer, dès son avènement à la Couronne, le protecteur des Lettres, des Sciences & des Arts utiles.

Ce fut à peu-près dans ce même temps que M. Bradley fut admis dans le Conseil de la Société Royale ; il avoit été nommé dès 1747 Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & l'année suivante il avoit obtenu dans celle-ci la place d'Associé-Étranger vacante par la mort de M. Cervi premier Médecin de S. M. Catholique ; il fut en

1754 de l'Académie Impériale de Pétersbourg, & en 1757 de celle de l'Institut de Bologne; sa réputation étoit si bien & si généralement établie qu'aucune des Compagnies littéraires de l'Europe n'avoit cru devoir négliger de se l'acquérir.

Tous ces gages si peu équivoques de l'estime publique, ne firent qu'enflammer l'ardeur de M. Bradley, & l'engagèrent à redoubler ses efforts pour la mériter de plus en plus; l'âge qui s'avançoit toujours ne lui fit rien rabattre de son assiduité au travail, qui devenoit cependant peu proportionnée à ses forces; il y succomba à la fin, & dès l'année 1760 il se trouva attaqué d'un extrême accablement: il ne fut point effrayé du danger de cesser de vivre, mais il le fut vivement du risque qu'il couroit de cesser d'être utile, & de survivre aux facultés de son ame; elles furent cependant respectées par le mal, & il n'eut pendant deux ans d'autre incommodité que cette espèce de défaillance; mais vers la fin du mois de Juin 1762, il fut attaqué d'une suppression d'urine causée par une inflammation dans les reins, dont il mourut le 13 Juillet suivant dans la soixante-dixième année de son âge; il fut enterré à Michin-Hampton dans le comté de Glocestre, dans le même lieu où reposoient déjà les corps de sa mère & de son épouse; nous disons de son épouse, car il avoit épousé en 1744 Susanne Peach fille d'un gentilhomme de ce nom dans le même Comté, de laquelle il a laissé une fille unique qui lui survit.

Le fond de son caractère étoit la plus parfaite modestie & une douceur rare dans un homme d'un tempérament vif & assez fort pour supporter les plus longues veilles & la plus grande application; à ces deux qualités il joignoit l'égalité d'humeur la plus parfaite & la plus grande générosité pour ceux qui se trouvoient dans le cas d'y avoir recours; l'amour propre si naturel aux hommes & si souvent reproché aux gens de Lettres, n'avoit presque aucune prise sur lui. Quoiqu'il parlât bien, & qu'il possédât l'art précieux d'énoncer ses idées avec toute la clarté dont elles étoient susceptibles, jamais homme ne fut plus ami du silence, il ne parloit jamais sans nécessité; mais dès qu'il croyoit que ses discours pouvoient

être utiles, il ne les épargnoit point; il excitoit même ses disciples à lui faire des questions par l'exactitude avec laquelle il y répondoit, & par l'attention qu'il avoit de se mettre toujours à la portée de ceux auxquels il avoit à parler; il ne cherchoit pas plus à se faire valoir par ses écrits que par ses paroles, & il en a très-peu publié; l'extrême défiance qu'il avoit de lui-même, faisoit qu'il n'étoit jamais content de ses ouvrages, & l'a engagé à en supprimer un grand nombre qui auroient vraisemblablement mérité de voir le jour, la seule nécessité imposée à l'Observateur de Greenwich de communiquer ses observations à la Société Royale, a trahi sa modestie, & nous a conservé le recueil immense de celles qu'il avoit faites. C'étoit presque malgré lui qu'il étoit connu, du moins pouvons-nous assurer qu'il n'avoit mis dans sa réputation que son mérite seul & dépouillé parfaitement de toute attention à le faire valoir; cependant malgré son extrême simplicité & le peu d'inclination qu'il avoit à se communiquer, il étoit très-cônnu & par conséquent très-estimé de tout ce qu'il y avoit de plus grand en Angleterre, & tous les gens de Lettres, tant ses compatriotes que les étrangers s'empressoient de lui donner des marques de leur considération; il n'y avoit sur-tout aucun Astronome célèbre dans l'Europe qui ne se fît honneur d'être directement ou indirectement en correspondance avec lui: en un mot, on peut dire que jamais personne n'a cultivé avec plus de succès de plus grands talens, & n'a mieux mérité d'être mis du consentement unanime de toute l'Europe, au rang des plus grands Astronomes de son siècle.

La place d'Associé-Étranger qu'occupoit M. Bradley dans cette Académie, a été remplie par M. Linnæus, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de l'Étoile-polaire, Docteur en Médecine & Professeur de Botanique à Upsal, Membre des Académies d'Upsal, de Stokolm, de Pétersbourg, de Berlin, & des Curieux de la Nature, & des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Toulouse & de Florence.